

«PLUS ÇA VA MAL ET MIEUX ÇA VAUT»

...

Umanità nova - 26 juin 1920

Quand, dans une polémique, on veut se donner l'air d'avoir raison, il est bien commode et donc très courant d'attribuer certaines erreurs grossières à l'adversaire, pour les réfuter ensuite triomphalement.

Si c'est là chose commode, elle n'en est certes pas pour autant honnête, mais les scrupules de ce genre n'étouffent pas certains journalistes ni certains orateurs.

C'est ainsi qu'il m'est souvent arrivé de me voir attribuer la théorie selon laquelle «*plus ça va mal et mieux ça vaut*». J'ai là sous les yeux le *Lavoro* de Genève (20.6.1920) où on reproduit l'un de mes articles en le tronquant habilement, pour en tirer des conclusions tout à fait opposées à ce que je veux dire, et où on affirme que la théorie selon laquelle «*plus ça va mal et mieux ça vaut*» est une «*théorie nettement anarchiste*».

Or cette théorie est tout au plus d'origine marxiste; si des anarchistes ont pu parfois l'avancer, c'est parce qu'ils s'étaient laissés influencer par les idées marxistes, et non pas parce qu'elle aurait quelque chose à voir avec l'anarchisme proprement dit.

Ce sont les marxistes qui pouvaient parfaitement se féliciter de voir s'aggraver la condition du prolétariat: eux considèrent, ou du moins considéreraient l'évolution sociale comme gouvernée par des lois fatales et inéluctables; pour eux, la transformation de la société devait venir de la concentration supposée automatique du capital dans les mains d'un nombre toujours plus petit de capitalistes; et ils avaient proclamé la misère croissante comme une vérité générale et inévitable.

Mais pas nous: parce que pour nous le facteur principal qui détermine le sens de l'évolution de la société, c'est la volonté de l'homme; nous appuyons tout ce qui développe et fortifie la volonté et nous rejetons tout ce qui l'affaiblit.

Si nous voulions résumer en une seule formule - ce qui est toujours risqué - ce que nous pensons sur ce problème de l'influence que les conditions matérielles ont sur le développement moral des individus et donc sur leur volonté, nous ne dirions pas «*plus ça va mal et mieux ça vaut*», mais bien plutôt «*l'appétit vient en mangeant*».

La misère affaiblit et abrutit, et la misère n'a jamais donné de révolutions, tout au plus des émeutes sans lendemain. C'est pourquoi nous incitons les travailleurs à vouloir et à imposer toutes les améliorations possibles et impossibles, et c'est pourquoi nous voudrions qu'ils ne se résignent pas à vivre dans de mauvaises conditions aujourd'hui en attendant le paradis futur. Et si nous sommes contre le réformisme, ce n'est pas parce que les améliorations partielles ne nous intéressent pas mais parce que nous croyons que le réformisme est un obstacle non seulement à la révolution mais même aux réformes.

Celui qui se résigne au mal finit par s'y habituer et par ne plus en sentir le poids. Je n'en veux pour preuve que le fait qu'habituellement, les régions les plus pauvres et les catégories les plus misérables du prolétariat sont aussi les moins révolutionnaires.

Une recrudescence de la misère, une grande crise industrielle et commerciale peuvent déclencher un mouvement insurrectionnel et être le point de départ d'une transformation de la société parce qu'elles touchent et frappent des gens qui se sont habitués à un bien-être relatif et qui supportent mal une aggravation de leur condition. Mais si le mouvement n'a pas lieu rapidement et si on laisse passer suffisamment de temps pour que le peuple s'habitue petit à petit à un niveau de vie inférieur, alors la misère survenue perdrait toute sa valeur révolutionnaire et ne serait qu'une cause d'affaiblissement et d'abrutissement.

La situation est aujourd'hui, en Italie, tout à fait révolutionnaire, précisément parce que les conditions de vie du prolétariat sont meilleures et que ce qu'il veut a augmenté en proportion, alors que l'état actuel de l'économie nationale est tel qu'une aggravation considérable et imminente est inévitable si l'actuel système étatique et capitaliste subsiste.

Aujourd'hui, ou c'est la révolution, et avec elle la réorganisation de la production au bénéfice de tous, ou c'est la misère abjecte. Et le prolétariat trouve que, de la misère, il y en a déjà bien assez comme ça.

Errico MALATESTA.
